

Tout puissant et miséricordieux

La miséricorde n'est pas l'inverse de la toute-puissance

Le Credo nous fait dire : « *Je crois en Dieu le Père tout-puissant* ». La toute-puissance n'est pas seulement affirmée de Dieu en général, mais bien du Père en particulier.

Inévitablement surgit la question : « *Si Dieu est tout-puissant, pourquoi le mal existe-t-il ?* ». Ou encore : « *Si le Père — qui est bon, puisqu'il est Père — est aussi tout-puissant, s'il lui est possible d'empêcher tout ce qui pourrait ternir l'image de sa bonté, pourquoi le mal existe-t-il ?* »

Et nous nous enfermons dans une fausse alternative :

« *Ou bien nous pensons que le Dieu tout-puissant n'est pas vraiment Père, c'est-à-dire qu'il n'est pas vraiment et totalement un Dieu de bonté et de miséricorde, puisque le monde va comme il va et qu'en particulier il comporte le scandale du mal qui nous prend à la gorge ;*

ou bien, autre possibilité, ce Dieu est vraiment Père, il veut vraiment le meilleur pour nous, mais alors c'est qu'il n'est pas « tout-puissant » et que quelque chose lui échappe »¹.

De fait, le « père miséricordieux » de la parabole dite de l'enfant prodigue, figure du Père des cieux, n'apparaît guère puissant devant le péché de son fils ; ou s'il se montre puissant ce n'est qu'après coup, pour le restaurer dans ses prérogatives une fois qu'il s'est repenti...²

¹ Jean-Miguel Garrigues, Dieu sans idée du mal, rééd. Paris, Desclée 1997, p.22-23.

² C'est un indice important : cette puissance elle-même, qui rend à la vie ce qui était mort (cf. Luc 15,24.32) ne nous dit-elle pas le dernier mot sur la singulière toute-puissance de Dieu ?

Dans la Bible

Lorsqu'on étudie de près la Bible, la seigneurie de Dieu sur le monde, sa « toute-puissance », nous apparaît selon le mode de pensée de la révélation biblique : non point abstraitement conçue comme pouvoir de faire ceci ou cela, et potentiellement toutes choses, mais **dans le déploiement d'un temps qui est chargé de sens** — ce que nous avons coutume d'appeler « l'histoire du salut ».

Pour l'Écriture, la puissance de Dieu s'exerce toujours (même dans les récits de création) à l'intérieur d'un cadre temporel, historique.

Corrélativement, la Bible met en lumière **le rôle décisif de la réponse de l'homme, car l'histoire est le lieu de l'émergence et de la réponse des libertés**. Celles-ci ont le redoutable pouvoir d'infléchir le dessein de Dieu, sans pour autant le détourner de son orientation originelle : « *Si nous sommes infidèles, lui reste fidèle* » (2 Timothée 2, 13).

Encore faut-il qu'une fidélité sans faille réponde enfin, du côté de l'homme, à la fidélité de Dieu. Tel est l'enjeu de l'incarnation. En JÉSUS, une liberté humaine, dans la succession temporelle des trente ans de vie cachée, des trois ans de vie publique et des trois jours de l'événement pascal, a donné enfin une adhésion totale à l'initiative du Père.

Ce faisant, cette existence humaine s'est trouvée « filialisée » de part en

part, et ce jusque dans l'acte de mourir en remettant son esprit entre les mains du Père, en persistant dans l'invocation filiale et dans le pardon accordé aux frères qui le crucifient : « *Père, pardonne-leur* » (Luc 23, 24).

Considérée en elle-même, la toute-puissance de Dieu ne connaît pas de limites : « *tu peux tout* », dit l'auteur de la Sagesse (11, 23). **Mais Dieu, dans la logique d'alliance de son projet créateur, a décidé qu'elle ne s'exercerait pas sans l'homme. Il s'en remet à lui du soin de la rendre effective à l'intérieur de la succession historique qui scelle la condition de créature.**

Le péché des origines était un refus de l'histoire, du délai, de la croissance, au profit d'un fallacieux désir d'accomplissement immédiat. Il était refus de ratifier la toute-puissance de Dieu en contribuant librement à la faire advenir par une soumission aimante à sa parole.

Et c'est pour cette raison que la vie du Seigneur Jésus, qui aurait pu de droit s'inscrire dans un instant rédempteur, se déploie dans une temporalité parfaitement inutile aux yeux de celui qui en reste à une idée abstraite de la puissance.

Pourquoi trente-trois ans et pas cinquante, ou quelques minutes ? Pourquoi tant d'actions dans une vie, alors qu'une simple pensée de l'Homme-Dieu suffisait à compenser la vanité des pensées humaines, alors qu'un seul acte de charité parfaite engloutissait dans l'amour trinitaire les pires actions d'une humanité dévoyée ?

À ces questions, il faut répondre : parce qu'une vie d'homme ne prend son sens qu'à partir de sa fin, et que

sa fin est l'aboutissement ultime d'une logique de vie qui se construit jour après jour. La vie du Christ, parce qu'elle est pleinement humaine, ne fait pas exception à cette règle.

De la même façon que le Christ, qui est le Fils, le devient très réellement au terme d'une existence orientée vers le sacrifice pascal, de même le Père, qui est le Tout-puissant, prendra possession à la fin des temps d'une souveraineté sur le monde qu'il n'a à vrai dire jamais cessé d'exercer.

Les premières générations chrétiennes tenaient fermement ce paradoxe. Elles y voyaient, non une quelconque limitation de la toute-puissance de Dieu, mais la modalité concrète de son exercice dans l'historicité de la condition humaine.

Non parce que Dieu devrait se plier à ce que lui impose la créature ; c'est au contraire Dieu qui assigne à la créature son mode propre d'exister, et qui lui confie la tâche de ratifier sa dépendance.

Ce que le Fils vit de manière éternelle, sans passage du moins au plus, l'homme doit, comme l'a bien compris saint Irénée³, le vivre dans une croissance qui rend possible un jour la pâque de sa vie vers la filiation enfin accomplie.

Nous pouvons résumer cela en trois affirmations.

³ Irénée répond à la question « pourquoi l'homme n'a-t-il pas été créé parfait ? » en expliquant que Dieu ne saurait faire du factus infectus, du « créé incréé » : la toute-puissance de Dieu exclut par nature l'absurde et le contradictoire. Puisque l'homme est créature, il est forcément imparfait.

1. « C'est par son Fils que le Père est tout-puissant » (Origène).

Dieu est créateur pour les mêmes raisons qui font qu'il est Père. Il crée paternellement, et son Fils, qui est sa Sagesse, est à la fois créateur avec lui (donc divin, sans ambiguïté aucune) et modèle de toute création — à la fois « *Image du Dieu invisible* » et « *premier-né de toute créature* », comme le dit saint Paul (Colossiens 1, 15).

Par conséquent, puisque la création trouve son origine dans le mystère de la paternité de Dieu, son accomplissement ne peut être que filial : ce n'est qu'en devenant conforme au Fils Image du Père que l'homme parviendra à sa propre perfection.

2. Le Père ne veut pas être tout-puissant sans nous.

Car le Fils ne va pas sans nous. Nous sommes créés dans le Fils. Si le Fils fait la « gloire » du Père, cette gloire ne sera complète que si nous-mêmes y participons.

Dieu possède la domination sur toutes choses, non seulement par son autorité de dominateur, mais encore par la soumission spontanée de ceux qui lui sont soumis.

Jésus dit : « *tout ce qui est à moi est à toi* » (Jean 17, 10 ; cf. Luc 15,31). Si le Père donne tout au Fils, c'est pour régner par son intermédiaire sur tous ceux qui lui appartiennent.

À cet effet, il sollicite la liberté des hommes, afin qu'ils acceptent d'être soumis au Père par le Fils, en ne

faisant plus qu'un avec lui : tout se passe donc bien comme si l'humanité avait pour vocation d'être intégrée dans l'échange de gloire entre le Père et le Fils.

Lorsque le Père dit à son Fils « *tout ce qui est à moi est à toi* » (Luc 15,31) et que le Fils, à la différence d'un homme pécheur, lui répond dans les mêmes termes (Jean 17, 10), nous sommes appelés à nous associer à cette réponse, jusqu'à faire nous-mêmes partie de ce « tout », qui fait l'objet de leur mutuel échange.

3. La toute-puissance ne sera effective que lorsque nous serons pleinement soumis.

Parce qu'il ne va pas sans son corps dont nous sommes les membres chacun pour sa part, la soumission du Christ à son Père ne peut encore être parfaite, et la toute-puissance du Père ne s'exerce pas encore selon toute son amplitude. Nous avons pourtant la certitude qu'un jour viendra, à l'horizon de l'histoire, où il en sera vraiment ainsi :

« Puis ce sera la fin, lorsqu'il remettra la royauté à Dieu le Père, après avoir détruit toute Principauté, Domination et Puissance. »

« Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi détruit, c'est la Mort ; car il a tout mis sous ses pieds. »

« Mais lorsqu'il dira : « Tout est soumis désormais », c'est évidemment à l'exclusion de Celui qui lui a soumis toutes choses. »

Et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous. » (1 Co 15, 24-28)⁴.

Tel est le sens théologique de l'histoire

Elle est le lieu où s'édifie le domaine souverain du Père tout-puissant, à travers des vies remises à Dieu, et dont il peut enfin disposer à son gré.

L'objet de la puissance du Père est que ses enfants portent en vérité le nom qui leur revient, c'est-à-dire qu'ils veuillent librement se comporter de manière filiale.

Alors que nous-mêmes passons notre temps à redouter que ce que nous avons ne nous échappe, et qu'un autre ne le prenne, Dieu ne peut en aucune manière redouter d'être dépossédé de quoi que ce soit par les hommes.

Si nous nous agrippons à ce point à notre pouvoir, c'est justement parce qu'il est toujours partiel, qu'il ne fait pas partie de notre nature et que nous le sentons constamment menacé. Parce que nous ne sommes pas tout-puissants, nous avons soif de puissance. Nous cherchons sans cesse à administrer aux autres et à nous-mêmes la preuve que notre force n'est pas illusoire. Elle se fait alors dominatrice, oppressive, voire, quand les circonstances nous le permettent,

⁴ « Mais quand [le Fils] aura achevé son œuvre et conduit toute sa création à la perfection suprême, alors lui-même sera soumis en ceux qu'il aura soumis au Père, et en qui il aura achevé l'œuvre que le Père lui avait confiée, pour que Dieu soit tout en tous. » (Origène)

totalitaire. Nous l'expérimentons comme en contradiction avec l'amour, et nous avons tendance à opposer l'une à l'autre.

Il en va tout autrement pour Dieu et pour sa toute-puissance. Le texte de la Sagesse (11, 23) cité plus haut ne dit pas seulement « *tu peux tout* ». Il déclare : « *tu as pitié de tous parce que tu peux tout.* » Ce « parce que » est étonnant : il nous présente la **toute-puissance divine comme le principe même de la miséricorde.**

Un tel texte pose déjà les bases de la révélation, dans le Nouveau Testament, du mystère du Père miséricordieux et de son amour qui rend la vie à ce qui était mort dans l'impuissance du Crucifié.

La toute-puissance de Dieu est, en définitive, un autre nom de sa liberté. Parce qu'il est sans l'ombre d'un « faux rapport à l'égard de celui qu'il veut rendre libre », le Tout-Puissant est en mesure de susciter d'authentiques libertés.

Si la Tradition affirme avec tant de constance que le Père est tout-puissant, ne serait-ce pas parce qu'elle y voit une des affirmations les plus éclatantes de sa générosité paternelle et l'invitation qu'il nous adresse à l'aimer en retour dans l'obéissance filiale du Christ ?

Petits extraits d'un article (« *Dieu le Père tout-puissant, réflexion à propos d'un mot litigieux* ») de **Mgr Jean-Pierre Batut**, évêque de Blois (2015), dans la revue théologique internationale *Communio*, n° 23-24 (1998-1999), mis en forme par D. Auzenet.

Pour télécharger ce texte, ou indiquer un lien <http://d.auzenet.free.fr/misericorde.php>